

## Entretien avec Blandine, Marie-Christine, Patrick et Michel, membres de l'association de spectateurs Renc'Art au Méliès, Montreuil

Le 29 juillet 2024

Aude-Line DURAND : Merci à tous de vous être déplacés cet après-midi, et de bien vouloir échanger avec moi. Pourriez-vous vous présenter chacun à votre tour, nous dire quels cinémas vous fréquentez aujourd'hui, à quelle régularité, et quel est votre rapport avec le cinéma de manière plus générale svp ?

Michel : Je m'appelle Michel, je vais avoir 75 ans. J'étais instituteur, aujourd'hui retraité. Je vais au cinéma depuis 70 ans. L'histoire du cinéma est importante à mes yeux, mon rapport au cinéma n'a pas été le même selon les périodes. J'habite à Montreuil depuis 35 ans.

A-L.D. : Le Méliès est-il le seul cinéma que vous fréquentez ?

Michel : Actuellement, oui. Depuis vingt ans.

A-L.D. : Votre amour du cinéma est un amour depuis presque toujours, est-ce une histoire familiale ? Vos parents vous emmenaient-ils au cinéma ?

Michel : Oui. Je suis plongé dans mes archives photo en ce moment. Je me suis aperçu que j'ai vu *20 000 lieues sous les mers* à sa sortie, en 1955. C'est un des premiers films que j'ai vus. Durant mon enfance, nous allions au cinéma une fois par semaine. Nous étions à la campagne. Nous regardions ce qui passait. Quand j'étais jeune homme, j'étais Parisien. Nous avions 400 cinémas à Paris. Il y avait 400 films différents à l'affiche chaque semaine. J'allais au cinéma deux, trois, quatre fois par semaine. Le plaisir était d'acheter L'officiel des spectacles ou Pariscope le mercredi, de l'éplucher pour savoir ce qui passait dans le Quartier Latin, sur les Grands Boulevards, partout. Après, je me suis fâché avec le cinéma, dans les années '80, parce que la distribution commerciale et la recherche du profit immédiat avait pris le pas sur la diffusion des œuvres artistiques et que le choix des films était de plus en plus contraint par l'expansion des grands groupes de distribution et la fermeture des petites salles indépendantes.. Toujours les mêmes films qui revenaient partout. Nous n'allions plus voir un film, nous allions au cinéma. Je suis ensuite parti de Paris pour Montreuil. Je suis tombé sur Le Méliès, et j'ai donc renoué avec le cinéma, jusqu'à faire partie de l'association de spectateurs.

A-L.D. : Aujourd'hui, quand vous venez au cinéma, vous venez voir un film en particulier ?

Michel : Oui.

A-L.D. : Quand vous parlez, dans les années '80, de "mêmes films qui revenaient tout le temps", il s'agissait de quel type de films spécifiquement ?

Michel : Ce n'est pas une question de style de films. Il m'a semblé qu'il s'agissait plus d'une consommation. C'était LE film qui était sorti par Gaumont ou autre, on allait plus voir un Renoir ou Jean-Paul Belmondo. On allait plus voir un film en particulier, on faisait une sortie. Et puis toute la banlieue venait à Paris, les salles étaient tout le temps complètes. C'était une sorte de marché, c'était devenu un commerce. C'était mon ressenti, il y a quarante ans.

A-L.D. : Vous pensez que c'est différent aujourd'hui ?

Michel : Au Méliès, oui. Ailleurs, je ne sais pas, je n'y vais plus. A Paris, j'y suis allé une fois, il y a un guichet où l'on vend du popcorn, et accessoirement un ticket de cinéma. Dans la salle, les gens mangent, parlent, c'est autre chose. C'est ce que je reprochais dans les années '80.

A-L.D. : Merci. Qui souhaiterait prendre la suite pour se présenter ?

Marie-Christine : Je m'appelle Marie-Christine, j'ai 64 ans, je suis retraitée, j'étais éducatrice de justice, travailleuse sociale. J'habite à Vincennes, pas à Montreuil, mais je viens ici pratiquement tous les jours, pour voir des films entre autres, et voir les copains aussi. Je ne suis pas d'une famille de cinéphiles, de culture. Quand j'étais petite, c'était la télévision. Nous regardions ce qui passait à la télévision, les Pagnol, les Belmondo, les Delon, *Fantomas*. Ce sont les souvenirs que j'ai. Par contre, dès que j'ai pu aller seule au cinéma, je m'arrangeais pour y aller, même pour voir des films auxquels je n'avais pas le droit, *Oranges mécaniques* par exemple. Je trichais sur mon âge. Les films m'intéressaient. Pas forcément ceux interdits aux moins de 18 ans, mais je ne m'interdisais pas d'y aller. Je me souviens aussi de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, des films forts ! Je n'y allais pas avec mes parents.

Bénédictte : J'ai vu *Oranges Mécaniques* à la fac.

Michel : A mon époque, les films interdits c'était par exemple *La Jument Verte*, interdit aux moins de 18 ans.

Marie-Christine : Je n'avais pas beaucoup de sous, et ce n'était pas une priorité pour mes parents de me donner des sous pour aller au cinéma, donc dès que j'ai pu avoir mon propre argent, j'allais très régulièrement au cinéma, et depuis j'ai toujours été très régulièrement au cinéma. Maintenant, j'y vais plus souvent parce que je ne travaille plus, donc j'ai plus de temps. J'y vais presque tous les jours.

A-L.D. : Au Méliès spécifiquement ? Vous avez également un cinéma à Vincennes.

Marie-Christine : Oui au Méliès, le cinéma de Vincennes, la programmation n'est pas mauvaise, mais c'est beaucoup plus cher et c'est mort, il n'y a pas d'ambiance. Quand on vient ici, on rencontre toujours quelqu'un. Vincennes, c'est mort, c'est commercial, cela n'a pas d'intérêt. Pour la première fois cette année, j'ai fait deux festivals, Cannes et La Rochelle. C'était une belle expérience. J'ai pu voir trois ou quatre films par jour, ou jusqu'à ce que mort s'en suive.

A-L.D. : Merci beaucoup. Qui est le prochain ou la prochaine ?

Patrick : Patrick JOFFRE, j'ai 67 ans, je suis retraité depuis 2022, mais j'ai toujours une petite activité professionnelle. Je travaille avec des organisations internationales pour faire des formations dans une matière très technique de la douane, essentiellement avec l'Afrique de l'Ouest. Je viens d'une famille paysanne, du fin fond de l'Ardèche. J'ai commencé à aller au cinéma durant mon enfance, mes parents nous y emmenaient, nous étions quatre enfants, nous y allions de temps en temps mais nous n'avions pas beaucoup de moyens. Les films qui m'avaient vraiment marqué au cinéma étaient *200, l'Odyssée de l'espace*, je m'en souviens très bien. Enfants, nous allions voir les Walt Disney. J'ai vraiment commencé à aller au cinéma quand j'étais à l'université, à Grenoble. C'est à partir de 1975, parce que dans les universités il y avait des ciné-clubs, c'est là que l'on voyait les films "de patrimoine". Il y avait de bonnes salles à Grenoble, j'allais voir un peu toutes les nouveautés, tout ce qui sortait. J'aimais beaucoup le cinéma italien à l'époque. J'avais des goûts très éclectiques, ce qui est toujours le cas. Maintenant, je vais au cinéma essentiellement au Méliès, compte tenu de la programmation.

J'habite à Montreuil. J'essaie de voir des films qui sortent un peu de l'ordinaire, des films un peu étrangers, que l'on ne connaît pas trop, je suis très attiré par cela. Il y a la programmation du Méliès aussi, qui est assez exceptionnelle. Je n'y vais pas tous les jours, mais en général quatre ou cinq fois par semaine.

Blandine : Vous avez là les représentants réguliers du Méliès ! Je suis Blandine BÉRUJEAU, j'ai 72 ans, je suis retraitée depuis l'âge de 60 ans, ce qui est une chance. J'ai eu trois professions. J'ai longtemps travaillé dans le marketing, puis dans le conseil en ressources humaines, et j'ai terminé les dix dernières années de ma vie en tant qu'art thérapeute. Le cinéma, quand j'étais petite, j'ai été très marquée par Ciné Jeunesse. J'avais le droit d'y aller, c'était le mercredi. On voyait beaucoup de films d'animation. C'était à Châlons-en-Champagne, donc une ville vraiment paumée. J'ai dû aller après au cinéma avec mes parents, mais les choix à la fois de mes parents et du cinéma de la ville n'étaient pas joyeux. Mes premiers grands films, je les ai vus pendant mes années à la fac, ce fût *Oranges Mécaniques* et *Dodeskaden*. Ils m'ont vraiment marquée pour des raisons différentes. Le cinéma, pour moi qui venais d'une petite ville de Province, je voyais cela à Reims, a été une manière de sortir de ce cadre qui est enfermante. Les petites villes de Province, c'est terrible. Châlons-en-Champagne, je ne vous recommande pas. Le déclencheur a été de vivre une autre vie. Maintenant, je vais pas mal au cinéma, moins que les trois autres personnes présentes, parce que je vais beaucoup au théâtre, et qu'à choisir je choisirais encore le théâtre. J'habite en face du Méliès, donc j'ai dit qu'un jour je viendrais au cinéma en chaussons, je ne l'ai toujours pas fait. Il y a moins de programmation au théâtre. Avec mon mari, nous avons l'habitude d'y aller peut-être trois fois par semaine. Ce qui est intéressant dans le fait d'habiter en face, c'est que la décision de venir se prend au dernier moment, dans les cinq minutes avant le début du film. Les choix des films, c'est sûr qu'il se fait sur le bouche-à-oreille, on ne veut pas manquer les bons films. D'ailleurs, dans cette association, l'information circule beaucoup. Cela joue beaucoup dans mes choix. Par contre, cet été où j'ai été en vacances ailleurs, notamment à Sète, où il y a un super cinéma, la Comoedia, ce qui m'a frappé, c'est qu'ayant moins de choix de films, je suis allée au cinéma et j'ai été très contente de voir des films que je ne serais peut-être pas allée voir ici. Cela m'a intéressée, et j'aime bien les films qui m'embarquent complètement ailleurs. Je lis le synopsis. Si c'est un film français, il faut vraiment que cela soit bien fait parce qu'on a un peu l'habitude d'une manière de filmer, et j'ai besoin de rêver. Le cinéma pour moi, c'est cela, partir, avoir des électrochocs.

A-L.D. : Merci Blandine. Peut-on présenter l'association Renc'Art ? En quoi consiste-t-elle ? J'imagine que c'est la raison pour laquelle vous vous connaissez tous les quatre ?

Michel : L'association Renc'Art est une association de spectateurs qui s'est créée sur un climat de bataille avec la municipalité, et s'est renforcée sur d'autres batailles avec une autre municipalité. Des gens ont des liens très importants sur la défense du cinéma public. C'est l'idée ici, un cinéma public avec une programmation dont on a voulu nous priver, donc nous l'avons défendue bec et ongles, et continuons de la soutenir.

A-l..D. : Y a-t-il un genre de films qui vous parle en particulier ? La notion de cinéma d'art et essai vous parle-t-elle ? La programmation est très riche au Méliès, axée très art et essai, peut-être moins divertissement.

Patrick : Je ne suis pas hostile au cinéma de divertissement. Je vais voir ce genre de films de temps en temps. Le dernier que j'ai vu, exceptionnellement, n'était pas au Méliès. C'était durant

la Fête du Cinéma, je l'ai vu au Vincennes. J'y vais très rarement. Dans l'art et essai, il y a beaucoup de genres de cinéma. Cela va du policier, au romantique, il y a énormément de choix. Je fais ma sélection en fonction de certaines critiques. Ensuite, je regarde beaucoup le programme pour voir comment sont programmés les films. Certains films sont peu programmés, restent peu de temps à l'affiche, donc il faut bien les situer.

A-L.D. : Vous vous basez donc sur la lecture de critiques et la lecture du programme pour déterminer vos choix de films.

Patrick : Je lis et j'écoute des critiques.

A-L.D. : Y a-t-il d'autres méthodes de communication qui vont déclencher chez vous l'envie d'aller voir un film ? Voir des bandes-annonces au cinéma en amont, des affiches dans la rue, dans les transports par exemple.

Patrick : Je peux vous dire que les affiches absolument pas, les bandes-annonces, je m'y fie très peu. Cela ne déclenche pas la sélection chez moi.

Michel : C'est un peu pareil pour moi. Je ne m'intéresse pas du tout aux critiques. Par contre, le programme quand on le reçoit, et on le reçoit avant tout le monde, je l'épluche. Ensuite je regarde les dates de programmation des films, j'entoure dans la grille du programme, je prends mon agenda et je note quel film je vais voir tel soir. Cela me prend bien deux heures. Lorsque les semaines passent, je n'ai pas le temps, donc certains films sautent.

A-L.D. : Certains films ne restent malheureusement pas suffisamment longtemps à l'affiche pour que vous alliez les voir.

Michel : Exactement.

A-L.D. : Vous êtes deux à m'avoir parlé du programme en version papier, ce format est important pour vous ? Il est également disponible en ligne, mais vous êtes plutôt attachés au format papier ?

Marie-Christine : Nous sommes trois à faire partie de la commission de sélection des films proposés à nos adhérents. Nous proposons avec l'association une fois par semaine un film sélectionné par une équipe de six personnes.

Michel : Nous recevons la liste des films dans le programme en amont. Nous choisissons dans cette sélection cinq films par programme.

A-L.D. : Comment choisissez-vous ?

Michel : Nous avons une réunion le samedi matin, nous discutons.

Blandine : Il y a des critères dont nous essayons de tenir compte.

A-L.D. : Y a-t-il un vote ?

Patrick : Il y a deux listes en fait. Nous avons un fichier avec tous les films répertoriés passant dans les cinq semaines, et un deuxième fichier avec les événements, c'est à dire les rencontres. Dans la pratique de notre association, en général, nous essayons de sélectionner au moins trois films avec des rencontres en présence des équipes. Après, nous discutons entre nous. Cela peut être un film du patrimoine, ou parfois grand public. Il y a aussi nos coups de cœur en fonction de ce que l'on connaît du réalisateur.

Blandine : Sachant que ces séances sont à 2€ pour les spectateurs, donc il y a un enjeu qui est “Sur quoi les faire venir ?”

Michel : Sur chaque programme, nous choisissons une séance sans rencontre, pour nous-même organiser un ciné-débat pour le public qui le souhaite. En général, c’est l’après-midi. Il y a le côté “Qu’est-ce qu’on offre à nos adhérents ?”, mais d’un autre côté on essaie de voir avec Stéphane, le directeur artistique, Marie et Victor de la programmation, s’il y a des films qui ont besoin qu’on les soutienne.

A-L.D. : Des films qui auraient besoin d’être mis en avant, d’une certaine manière ?

Michel : Oui, parce qu’eux les ont vus en amont. Des fois, les adhérents nous disent qu’ils ne seraient jamais venus voir ces films-là sans cette mise en avant. Des documentaires par exemple, qui ont besoin d’être soutenus.

A-L.D. : Ils viennent car c’est votre sélection ou parce que le tarif est attractif ?

Marie-Christine : Les deux.

A-L.D. : Je pose la question car vous êtes plusieurs, depuis le début de cet échange, à avoir abordé la question du tarif. Par exemple Patrick, vous êtes allé voir *Le Comte de Monte Cristo* au Vincennes lors de la Fête du Cinéma parce que le tarif était à 5€. Le prix d’un ticket est-il décisif dans votre manière de “consommer” les films aujourd’hui ?

Marie-Christine : C’est décisif pour moi, car je vais au cinéma tous les jours, et je ne pourrais pas payer 10€ tous les jours.

Patrick : C’est un critère oui. Il m’arrive d’avoir un doute sur un film, de me demander si j’y vais ou non. Pour un tarif à 4€50 j’y vais, si le film est faible je peste, c’est tout. Mais c’est rare.

A-L.D. : L’idée que des circuits comme UGC ou Pathé proposent des cartes d’abonnement mensuelles vous parle-t-elle ?

Patrick : Oui cela nous parle, mais je refuse de rentrer dans ce système-là. On est prisonniers de la programmation, et on n’aurait jamais le choix que l’on a au Méliès. Il y a beaucoup de cinéma de divertissement, et beaucoup moins de cinéma d’art et essai dans ces circuits-là.

Michel : Je n’arrive pas à voir tous les films qu’il y a au Méliès, ce n’est pas pour aller en voir ailleurs ! Je n’ai pas le temps.

A-L.D. : Blandine, vous avez exprimé l’idée que dans le cadre de vos vacances, vous avez fréquenté un autre cinéma et fait des choix de films différents de vos habitudes.

Blandine : Cela m’a fait beaucoup réfléchir, je pense que je dois plus me laisser aller à mon intuition. C’est ma réflexion quand je rentre de vacances et que j’observe avoir été voir certains films. Bien sûr, la programmation était plus restreinte, mais quand même. J’adore la science fiction par exemple, et je me laisse parfois influencer par les derniers films dont tout le monde parle, notamment après Cannes. Je me dis que je devrais y aller autrement, aussi. Tant pis si les films ne sont pas extraordinaires. Certains films ne sont pas extraordinaires et sont d’une portée incroyable, qui moi me marque. Ceux que j’ai vu cet été, *Eat the Night*, qui sort ici, même s’il n’est pas très bon, j’aime, je trouve qu’il est intéressant. *Santosh* je l’ai trouvé très bien. J’ai vu le thriller asiatique *Under the flow* et j’ai bien aimé, même s’il n’est pas parfait. C’est une autre manière de filmer, il y a une ambiance.

Michel : Vous n'avez pas vu *Gondola* ?

Marie-Christine : J'y vais cette semaine !

A-L.D. : En termes de communication, Blandine, est-ce le programme qui détermine vos choix ?

Blandine : Oui, je regarde le programme. Les bandes-annonces ne sont pas sans intérêt, mais ne sont pas décisives. Le sujet, cela donne une indication. J'écoute des critiques radio essentiellement. Le masque et la plume plus ou moins, mais le samedi matin aussi.

Patrick : J'écoute beaucoup Lucille Commeaux, Plan Large d'Antoine Guillot. J'écoute tout le temps cette émission. Le masque et la plume j'écoute également.

Blandine : Il y a également le Ciné Café dont nous n'avons pas parlé. Nous organisons un Ciné Café tous les mois, au théâtre Berthelot. Les adhérents qui souhaitent venir viennent, et nous parlons de nos coups de cœur. Il y a des films que l'on a envie d'aller voir quand les gens nous en parlent. C'est important pour moi.

A-L.D. : Combien d'adhérents avez-vous au sein de l'association ?

Michel : 425 adhérents.

A-L.D. : Quelle a été l'évolution du nombre d'adhérents ces dernières années ?

Patrick : En croissance permanente.

Michel : 410 adhérents l'année dernière, c'était déjà un record. On ne sait pas pourquoi. Je suis incapable de dire pourquoi les gens adhèrent. La moitié ne viennent jamais à nos invitations.

A-L.D. : Qui sont ces adhérents, renouvellent-ils leur adhésion ?

Michel : Non, c'est un autre problème. Beaucoup de gens adhèrent une année, et nous ne les revoyons jamais. Ou ils réadhèrent cinq ans plus tard. Je sais parce que j'ai la liste de tout le monde.

A-L.D. : Avez-vous posé la question pour avoir une réponse sur ce sujet ?

Michel : Non, c'est une interrogation, c'est bizarre. C'est le cas depuis vingt ans. Des gens qui adhèrent pour soutenir, et réadhèrent. Des gens de Province qui adhèrent.

Patrick : Il y a la question du soutien au cinéma public.

Blandine : Il y a aussi autre chose, nous avons une communication qui visuellement est beaucoup plus forte. Quand on voit les panneaux en bas, les panneaux jaunes, nous n'avions pas cela avant. Ils sont présents avec des bulletins d'adhésion. Il y a eu une bande-annonce sur l'association en salle. Le festival fin septembre où nous avons une présence très forte, de plus en plus, est également impactante sur les adhésions et la visibilité de l'association.

Marie-Christine : Avant la séance par semaine où nous proposons la place à 2€, nous sommes en bas. Les gens nous demandent qui nous sommes, ce que nous faisons, nous distribuons des flyers.

Blandine : Il y a aussi les Ciné Cafés. Les gens qui y viennent. Ce sont des lieux et des moments de partage.

Michel : Les Ciné Cafés et Ciné Débats ne concernent même pas une centaine d'adhérents.

A-L.D. : Ce sont de bons chiffres !

Michel : Ce sont toujours les mêmes personnes qui viennent aux invitations, c'est pourquoi je connais leurs noms. Je pense que beaucoup de gens sont pauvres, ils n'ont pas les moyens. Beaucoup de personnes âgées viennent au cinéma parce que ce n'est pas cher.

A-LD. : Le critère financier, encore une fois, est important.

Marie-Christine : Oui, une séance à 2€, c'est intéressant.

Michel : Nous avons eu, une fois, il y a longtemps, une SDF pendant quelques années qui était visiblement très branchée "cinéma" et donc intéressée par nos invitations. Ce fût intéressant, parce que communiquer avec une SDF n'est pas facile. Il faut lui donner le programme dans un premier temps par exemple.

A-L.D. : Avez-vous senti une évolution dans votre consommation du cinéma, dans la régularité, dans l'adhésion, le type d'adhésion après le covid ? Dans le cadre de l'association, mais aussi à titre personnel.

Michel : Je n'ai pas senti de différence.

Marie-Christine : Ici au Méliès, l'équipe a exprimé l'idée qu'il était compliqué de se relancer après le covid. Il y a eu environ 20% d'entrées en moins. Après, c'est bien reparti.

Michel : Parce qu'il y a une vie au Méliès, je ne sais pas comment font les autres cinémas.

Blandine : Il y a quasiment un débat tous les soirs ici. C'est énorme.

A-L.D. : C'est à vos yeux ce qui fait la différence d'attractivité d'un cinéma ? Un lieu de vie, un espace de restauration, une politique d'animation très dynamique.

Michel : Il y a un accueil très particulier. Nous ne vendons pas de popcorn, mais les caissières sont super sympas. On est toujours bien accueillis.

Marie-Christine : Vous voyez affichées des critiques au mur là-bas. Après avoir vu un film, je sais que c'est souvent un moment d'échange avec des personnes que je ne connais pas forcément. Nous allons voir ce qui est écrit, un moment d'échange debout.

A-L.D. : Observez-vous une typologie de public au sein de l'association, et au sein du Méliès ?

Patrick : Je dirais que c'est un peu chenu, dans le cadre des séances de l'association.

Michel : Il y a aussi des jeunes.

Marie-Christine : C'est vrai que ce sont essentiellement des personnes âgées.

Michel : Des personnes âgées, des femmes. Les deux tiers des adhérents sont des femmes au sein de l'association.

Marie-Christine : Comme dans toute la culture, on voit plus de femmes dans la culture.

Blandine : Il y a quand même un point important, j'habite en face du Méliès, et tous les matins je vois un nombre de classes énorme. Ils nous ont donné les chiffres une fois.

Michel : Je pensais que les séances scolaires concernaient une seule salle, mais non ce sont les six salles qui y sont consacrées le matin.

Blandine : Évidemment, les centres de loisir viennent également. Pour les adolescents, il y a des tentatives qui sont faites.

Marie-Christine : Oui, cela marche bien. Il y a des soirées, des nuits entières. Celles que fréquentent les adolescents, les jeunes, fonctionnent bien.

A-L.D. : Sont-elles réservées aux adolescents ou est-ce qu'en tant qu'adultes, vous avez le droit d'y participer ?

Marie-Christine : Oui, nous le pouvons.

Blandine : Il y a également le Ciné Club d'un lycée.

Marie-Christine : J'adore passer une nuit au cinéma, mais la programmation proposée lors de la dernière Nuit ne m'intéressait pas.

Patrick : Parallèlement à cette association, je suis dans une autre association qui s'appelle Ciné Relax, qui travaille avec Le Méliès et est un réseau national. Ce sont des séances ouvertes à tous publics, dans lesquelles nous mettons en place un dispositif d'accompagnement pour les personnes handicapées. Il y a une séance par mois.

A-L.D. : Quels sont les deux derniers films que vous avez vus au cinéma ?

Michel : *Gondola* et *Amélie Poulain*, que j'ai revu hier. J'avais oublié beaucoup de choses sur le film.

Marie-Christine : Je suis curieuse parce que le film qui a eu la Palme d'or va sortir au mois d'octobre. J'étais à Cannes mais je n'ai pas pu le voir. Il y a en ce moment une proposition de voir les trois films réalisés par ce réalisateur. Cela m'intéresse, j'en ai vu deux. C'est complètement fou comme univers, déjanté mais très intéressant. Je vais voir le troisième. J'aime bien cette démarche, voir tous les films.

A-L.D. : Inscrire une œuvre dans l'ensemble de la cinématographie d'un auteur. Sean Baker a effectivement une manière de présenter les États Unis et les Américains que l'on a peu l'habitude de voir.

Patrick : J'ai vu *Dos Madres* et *Santosh*.

Blandine : Ceux que j'ai déjà cités, et *Le Comte de Monte Cristo*. J'étais très contente de voir ce film.

Marie-Christine : Je sais que je n'irai pas.

Michel : J'ai voulu y aller, c'était complet. En pleine semaine.

Patrick : C'est un bon film de divertissement.

Blandine : *Un p'tit truc en plus*, une amie m'a entraînée pour le voir en Province.

A-L.D. : L'avez-vous tous vu ?

Michel : Il a été programmé plus tard au Méliès, et cela a cartonné.

Patrick : Je l'ai vu dans le cadre d'une séance Ciné Relax. La salle était complète, les jeunes étaient ravis. Je ne résiste pas à vous donner cette anecdote : une jeune femme handicapée est venue me voir, j'accompagnais dans le cadre de la séance, et m'a demandé de "mettre le film dans une boîte" pour repartir avec. J'ai bien aimé, mais ce n'est pas mon cinéma préféré. J'y serais allé par curiosité, et parce que je me dis que les comédiens le méritent aussi, c'est du travail.

A-L.D. : Ce que vous dites est intéressant, l'acte engagé d'acheter un ticket de cinéma pour soutenir une œuvre.

Blandine : C'est un peu le cas, c'est comme cela que je l'ai vu. Un peu déçue quand même, c'est loin d'être un chef d'œuvre, mais cela soutient le regard que l'on porte sur le handicap.

Marie-Christine : J'ai vu les acteurs à Cannes, c'était le plus beau jour de leur vie. Habillés par des créateurs, c'est important d'avoir de beaux habits, de faire la montée des marches. J'ai pris le train avec eux après, ils avaient des étoiles dans leurs yeux, c'était magnifique à voir. J'ai trouvé cela touchant. Avoir été considérés à ce point.

A-L.D. : Concernant le label Art et essai, vous avez tous conscience de son existence ? Comment en avez-vous entendu parler ?

Patrick : Cela fait même très longtemps que nous en avons conscience.

Michel : Au lycée Turgot à Paris, où il y avait un Ciné Club. Ils passaient des films de patrimoine, quand on était adolescents, avec des discussions. Je n'aime pas discuter, mais j'aime écouter. Quand j'ai été instituteur, j'ai voulu emmener mes élèves, quand j'ai été père, j'ai voulu emmener mes enfants voir des films du patrimoine, d'art et essai. C'est impossible. Ils ne sont pas programmés. Quand j'étais Parisien, si on voulait voir *Dersou Ouzala*, ce n'était possible qu'au Saint Lambert, un vendredi matin à 10h, c'est-à-dire impossible. J'ai emmené mes élèves voir *La Guerre du Feu* le jour de la sortie. Mais l'année suivante, ce n'était plus pareil. Quand on parlait des cinémas parisiens, lorsque j'ai vu *La Guerre du Feu* la première fois, le mercredi de la sortie, avec mes élèves, c'était sur un grand écran, nous avons été "embarqués". L'année d'après, c'était dans une salle grande comme une salle à manger, avec un écran un peu plus grand qu'un écran de télévision, cela n'avait plus rien à voir.

A-L.D. : Vous regrettez le manque de programmation de films de patrimoine.

Michel : De films qui ont marqué l'histoire. Lorsque j'étais instituteur, j'ai créé un projet là-dessus que j'ai soumis au Méliès, qui a reçu lettre morte.

A-L.D. : Vous pensez qu'il faut emmener des enfants voir des films dès leur plus jeune âge ?

Michel : Voilà, des films. Si l'on veut voir un *Laurel et Hardy* aujourd'hui, comment fait-on pour le voir autrement que sur un écran de télévision ? Quand on est dans un débat, qu'on entend "c'est un film fellinien". Nous savons ce que cela signifie. Est-ce que les jeunes savent ce qu'est un film fellinien, un film hitchcockien ? Les vieux, nous fonctionnons comme si toute la jeunesse suivait. Hors, non. Le cinéma, l'audiovisuel je peux vous le dire, à l'Éducation nationale, cela a été sacrifié dans les années '80 au profit de l'informatique. J'étais instituteur, éducateur spécialisé en audiovisuel, j'ai mis des années pour avoir une télévision, ce n'était pas une priorité. ~~Je trouve qu'il faut savoir ce qu'est Hitchcock par exemple.~~

A-L.D. : Vous pensez qu'il faut une éducation à l'image systématique ?

Michel : Une éducation au cinéma. Point.

Patrick : C'est une souffrance. C'est difficile, lorsque je parle avec mes enfants d'aller au cinéma. Parce qu'ils sont prisonniers de leurs écrans. Ils ont leurs séries. De temps en temps, j'arrive à emmener ma fille au cinéma. Mon fils a ses séries, il voit beaucoup de choses. C'est très chronophage. Une fois qu'ils ont commencé à voir le premier épisode, ils regardent tout. Six saisons. C'est très compliqué. Parfois j'arrive à les emmener, et ils ne sont jamais déçus, ils apprécient.

Michel : Dans ce projet que j'ai créé, qui a été refusé, je proposais l'idée que l'éducation étant favorable entre cinq et douze ans, sur une période de sept ans, on choisisse 200 films du patrimoine qu'il faut voir, et on peut en faire une séance par semaine, un mardi après-midi ou un samedi, avec un accompagnement éducatif dont l'association pourrait s'occuper. Il faut mobiliser une salle, c'est sûr.

A-L.D. : Cela se ferait hors temps scolaire ?

Michel : Oui, hors temps scolaire. Quoi que le scolaire pourquoi pas. En tant que père ou grand-père, j'aimerais bien emmener mes enfants voir des films de patrimoine. Il y a par exemple les Pagnol à l'affiche en ce moment.

Patrick : Il y a *Napoléon*, j'essaie de convaincre mes enfants d'aller voir *Napoléon*.

Michel : *Napoléon* c'est un peu difficile, il y a sept heures de film. *Marius*, *César*, *Fanny* par exemple.

Blandine : Ils passent à la télévision.

Michel : C'est un argument que l'on m'oppose, mais la télévision n'est pas le cinéma. Ce n'est pas pareil d'être devant un écran, les lumières s'éteignent et on est embarqués dans un univers. La télévision, je le vois avec mes enfants, ils sont sur leur téléphone, s'arrêtent, partent faire autre chose, accélèrent pendant les dialogues. C'est redoutable.

Blandine : Quelle éducation !

Michel : C'est un échec total !

Patrick : Il y a une autre raison pour laquelle je ne vais pas au Vincennes, c'est que les écrans sont tous petits.

A-L.D. : Pour vous, l'expérience du cinéma, c'est un grand écran. Et le confort des sièges ?

Patrick : Très important.

Vous emmeniez vos enfants, jeunes, au cinéma ?

Michel : Non, il n'y avait pas de programmation pour les jeunes.

Patrick : Oui je les emmenais.

Blandine : Ma fille a trente-deux ans, elle regarde des séries, mais elle est passionnée de cinéma. Pour elle, c'est nécessaire.

A-L.D. : Quelle est la manière dont vous et votre entourage regardez les films ? Seulement au cinéma, ou également à la télévision, sur des plateformes comme Netflix, en vod ? Est-ce que l'un empêche l'autre ?

Michel : Soit on va au cinéma, soit on va voir un film. Le projet dont je parlais, c'est apprendre aux gens à aller au cinéma. On ne mange pas, on ne parle pas, on est ensemble. C'est une expérience collective où l'on est embarqués ensemble alors qu'on est tout seul. Je me souviens d'un Buster Keaton, une grande séance. J'y suis allé tout seul, et à côté de moi il y avait un petit garçon. Au premier gag, le garçon a soufflé. Je me suis dit que j'allais passer une après-midi horrible. Et puis il y a un autre garçon qui a ri, et après tout le monde a ri. C'est le jeu du cinéma. C'est impossible avec la télévision. Une fois que l'on a connu l'expérience du cinéma, c'est inoubliable. On peut aussi regarder des films à la télévision, j'en regarde.

A-L.D. : Y a-t-il des styles de films que vous regardez en salle de cinéma et d'autres à la télévision ?

Patrick : Je regarde essentiellement les films en salle de cinéma, mais je regarde aussi beaucoup la programmation d'Arte, les films "de patrimoine" qui passent sur Arte. Concernant Netflix, j'en regarde trois ou quatre par an en profitant de l'abonnement de ma fille. Il y a un film de Cuarón par exemple, un film de Scorsese sur Netflix.

A-L.D. : Vous également Blandine ?

Blandine : Ce n'est pas la même chose. C'est en fonction des films qui sortent au cinéma. Ce qui sort au cinéma, c'est l'ère du temps, c'est très important. La télévision, oui, mais j'ai l'idée que le cinéma comme à la télévision, je regarde les films pour en parler avec les autres. Je ne suis pas une solitaire pour cela. Je me souviens des films quand j'en ai vraiment discuté avec les autres. Tout à coup revient une scène à laquelle je ne pensais plus et réciproquement. Pour moi, c'est un aspect essentiel, cet échange. Être ensemble les uns à côté des autres, mais il y a plus que cela. Je pense que c'est aussi comme cela que l'on accroche les gens.

A-L.D. : Cette notion d'échange est très intéressante. Nous observons les uns et les autres des jeunes autour de nous, qui regardent des séries, et échangent autour de ces séries. Cette notion d'échange se maintient, peut-être autour d'objets audiovisuels différents des films vus au cinéma ?

Blandine : C'est vrai.

Marie-Christine : J'aime beaucoup la Médiathèque de Vincennes, et la personne en charge de la partie cinéma est extraordinaire, donc je prends beaucoup de films que je n'ai pas encore vus ou que j'ai envie de revoir. Nous avons le droit d'emprunter 20 films durant l'année, et c'est illimité durant l'été. Je les regarde chez moi. Je regarde aussi des films à la télévision, cela m'arrive.

A-L.D. : Regardez-vous des films sur les plateformes ?

Marie-Christine : Non.

A-L.D. : Quelles tendances avez-vous pu observer ces dernières années ? Des thèmes de films récurrents par exemple, je pense aussi au Collectif 50/50 qui œuvre pour la parité dans le cinéma. De manière spontanée, qu'aimeriez-vous voir se développer dans le cinéma ces prochaines années ?

Blandine : Vous parlez de cinéma militant par exemple.

Michel : Je suis content de ce qui passe.

Marie-Christine : Pourtant tu dis qu'il y a trop de violence.

Michel : C'est moi qui ne supporte plus aujourd'hui. Quand *Oranges Mécaniques* est sorti, c'était quelque chose, aujourd'hui je n'y arrive plus. On ne peut plus voir un film sans qu'il y ait un viol, de la torture. Je n'ai plus envie de voir cela au cinéma.

A-L.D. : Les goûts évoluent avec les années.

Michel : Apparemment oui, on sature. Et c'est gratuit souvent. Il y a trop de violence, alors qu'il n'y a pas besoin de la montrer. On sait qu'elle existe.

Patrick : J'ai revu *M le maudit*. La scène avec la petite fille et le ballon, on comprend tout. Pas besoin de le montrer. Il y a beaucoup de mises en scène racoleuses, il y aurait du travail à faire. Il y a une façon de montrer la violence au cinéma. Parfois, c'est trop démonstratif. Concernant le Collectif 50/50, la revendication identitaire, je m'en méfie un peu. Qu'est-ce qui fait la qualité artistique d'un film ? C'est la question que je me pose.

Michel : Je trouve très bien l'action du Collectif 50/50, mais ce n'est pas mon cheval de bataille. J'ai toujours travaillé avec des femmes, je ne fais pas de différence. Mais je m'aperçois quand même, par exemple avec Alice Guy, qu'il y a un problème. C'est bien qu'il y ait des militantes et des militants, mais ce n'est pas mon combat. Même chose pour le mélange des ethnies, je trouve cela très bien, mais en habitant à Montreuil, qui est multiethnique, je ne me sens pas concerné.

Marie-Christine : Je fais partie d'une association féministe, donc cela me parle. Je suis militante à la Maison des femmes à Montreuil. Nous avons fait pour la troisième année un festival de courts-métrages féministes, faits par des femmes ou minorités de genre. Nous travaillons sur le sujet. Nous avons une journée par an ici, puisque le festival s'est déroulé au Méliès sur une journée. C'est un succès. Je milite et cela me parle.

Patrick : Dans cet esprit là, *Santosh*, parce que c'était annoncé comme film féministe, j'aimerais bien avoir une discussion sur le film et sur la qualification de la vision féministe.

Michel : Pareil que le film sur les filles faisant du striptease (*À mon seul désir*). C'est présenté comme un film féministe, je ne sais pas à quoi ils pensent. Je n'aimerais pas que ma fille aille faire des stripteases. Il est possible de développer des arguments, mais dans la vraie vie cela ne se passe pas comme cela. Un club de striptease n'est pas le lieu de libération de la femme. La prostitution n'est pas non plus un geste de libération de la femme. Dans *Sanotsh*, le fait d'être policière et d'avoir le droit de torturer un homme n'est pas non plus un geste de libération de la femme.

Blandine : Je réfléchis. Il y a un type de films qui m'énervait, mais c'est parce qu'on en a vus beaucoup. C'étaient des films militants, par exemple sur la pollution de l'eau. Ce sont des films comme le font souvent les Américains, dans lesquels on dénonce. Ce sont des films souvent filmés très rapidement. Cela me fatiguait, parce que bien sûr qu'il faut dénoncer, mais il y a des documentaires pour cela, on en voit d'ailleurs de plus en plus qui sont extrêmement bien faits. Toute la question est sur la docu-fiction, un genre très important aujourd'hui. Souvent, on ne sait plus où en est, si on est dans la fiction ou la réalité. C'est parce qu'il manque un peu de

hauteur, de finesse, et j'en ai besoin. La deuxième chose qui m'intéresse aujourd'hui, que l'on voit plus mais qui est également bâclé, ce sont les courts et moyens métrages. Quand on nous en propose, on en a une batterie, dans le cadre d'un événement, puis c'est terminé. Je trouve cela dommage, comme si on considérait que ce n'est pas un genre abouti, que le court-métrage restait une expérience faite par des apprentis cinéastes. Alors qu'en soi, je trouve que les courts et moyens métrages peuvent être des films vraiment passionnants, mais on ne s'arrête pas dessus. Récemment, je ne sais plus dans le cadre de quel événement, trois ou quatre courts-métrages ont été projetés. Les cinéastes sont venus expliquer. C'était très intéressant.

Patrick : J'aime beaucoup les thèmes contemporains, mais parfois c'est beaucoup trop démonstratif.

A-L.D. : C'est le traitement du thème qui vous gêne.

Patrick : C'est trop caricatural, cela manque de finesse.

Blandine : C'est là où on n'est pas à la hauteur du sujet, parce que l'on reste dans le cinéma.

A-L.D. : Oui, cela reste avant tout un art visuel.

Michel : Nous n'avons pas parlé de l'importance, pour Le Méliès, de la relation avec Stéphane GOUDET. Pas la nôtre spécialement. Tous les spectateurs ont la possibilité de parler avec Stéphane, Marie ou Victor de la programmation. Nous les appelons par leur prénom. Nous pouvons avoir des échanges avec eux sur la programmation, alors que dans les autres cinémas, on ne voit ni le directeur ni le programmeur. On ne voit que les gens qui vendent le popcorn. Ici, même les personnes à l'accueil vont voir les films et les défendent, les conseillent aux spectateurs

A-L.D. : L'échange avec les spectateurs, la proximité avec le public, fait que l'équipe propose une programmation qui vous parle ?

Michel : Il y a une relation avec les spectateurs.

Blandine : Les spectateurs ne peuvent pas jouer sur la programmation en elle-même.

Marie-Christine : Ils peuvent discuter avec les décideurs, mais ils ne choisissent pas. Les décideurs sont des personnes abordables.

Michel : On nous invite à nous exprimer, si nous avons des films à proposer, mais c'est difficile. Il faut s'y prendre très en amont. Personnellement, je n'ai pas envie de m'impliquer dans la programmation.

Patrick : Pour la simple raison aussi que Stéphane, Marie et Victor voient les films en amont. Cela joue énormément dans leurs choix de programmation. Nous regardons simplement le synopsis.

Michel : Je parlais d'autre chose, de films que nous pouvons proposer.

Patrick : Par exemple, nous avons proposé au Méliès d'organiser une soirée sur un thème de métiers du cinéma, et cela a très bien fonctionné. Ils étaient partie prenante, Stéphane a immédiatement dit ok. Ils l'ont programmé, nous l'avons organisé en collaboration avec le cinéma.

A-L.D. : Si cela était possible, est-ce que vous changeriez quelque chose à la programmation du Méliès ?

Patrick : Non, nous sommes gâtés.

Blandine : La seule chose que j'aimerais voir améliorée, nous avons parlé des films art et essai, type Ciné Club, où Stéphane ou un autre expert intervenait, je trouve qu'on n'y est pas encore. Mais je pense que ce n'est pas évident. Nous avons eu un excellent cours avec Stéphane sur *Nosferatu*, c'était bien. Il s'est arrêté sur une scène, qu'il a désossée, reprise plusieurs fois, là on y était. Mais cela manque. Et c'est aussi une manière de faire venir les gens au cinéma.

A-L.D. : Parfait, merci à tous de votre participation à cet échange.

Aude-Line DURAND

FEMIS

"Aude-Line Durand" <durandaudeline05@gmail.com>